



Laurent BÉGHIN

La création des slavistiques italienne et belge dans les années 1920 : modalités et enjeux d'un transfert culturel

Résumé

Au commencement des années 1920, la Belgique et l'Italie se dotèrent de chaires universitaires de slavistique. Inconnue, ou presque, jusque-là dans ces deux pays, la discipline y fut introduite par de jeunes savants en grande partie formés à l'étranger. Le présent article étudie le contexte et les modalités de ce transfert de savoirs. Il émet également l'hypothèse que la forme que prirent les slavistiques belge et italienne a été partiellement conditionnée par celle que revêtaient les autres philologies, en particulier la philologie romane, dans les deux pays envisagés. Enfin il examine le rôle que ce transfert a pu jouer dans la création d'une référence slave en Belgique et en Italie.

Abstract

In the early 1920s Belgium and Italy established university chairs in Slavonic Studies. Unknown, or almost unknown, until then in these two countries, the discipline was introduced there by young scholars largely trained abroad. This article studies the context and the modalities of this knowledge transfer. It also hypothesizes that the form that the Belgian and Italian Slavistics took was partially conditioned by that of other philologies, in particular Romance philology, in those two countries. Finally it examines the role that this transfer may have played in the creation of a Slavic reference in Belgium and Italy.

Pour citer cet article :

Pierre-Alexis BEGHIN « La création des slavistiques italienne et belge dans les années 1920 : modalités et enjeux d'un transfert culturel », *Interférences littéraires / Literaire interferenties*, n°26, « Paradoxes and Misunderstandings in Cultural Transfer/Paradoxes et malentendus dans les transferts culturels », s. dir. Gonne Maud, Roland Hubert, Vanasten Stéphanie, Crombois Julie, Smeyers Elies, mai 2022, 133-152.



Interférences littéraires Literaire interferenties

Multilingual e-Journal for Literary Studies

CHIEF EDITORS

Liesbeth FRANÇOIS (University of Cambridge – KU Leuven)

Anke GILLEIR (KU Leuven)

Beatrijs VANACKER (KU Leuven)

EDITORIAL BOARD

Ben de BRUYN (UCL)

Christophe COLLARD (VUB)

Lieven D'HULST (KU Leuven – Kortrijk)

Raphaël INGELBIEN (KU Leuven)

Valérie LEYH (Université de Namur)

Katrien LIEVOIS (Universiteit Antwerpen)

David MARTENS (KU Leuven)

Chiara NANNICINI (Facultés Universitaires Saint-Louis)

Hubert ROLAND (FNRS - UCL)

Mathieu SERGIER (Facultés Universitaires Saint-Louis)

Lieke VAN DEINSEN (KU Leuven)

EDITORIAL ASSISTANTS

Amélie JAKUES (KU Leuven - FWO)

Carolin LOYENS (KU Leuven - FWO)

SCIENTIFIC COMMITTEE

Sascha BRU (KU Leuven)

Geneviève FABRY (UCL)

Agnès GUIDERDONI (FNRS - UCL)

Nadia LIE (KU Leuven)

Michel LISSE (FNRS - UCL)

Christophe MEURÉE (Archives et Musée de la littérature)

Reine MEYLAERTS (KU Leuven)

Stéphanie VANASTEN (FNRS – UCL)

Ingo BERENSMEYER (LMU München)

Lars BERNAERTS (Universiteit Gent & Vrije Universiteit Brussel)

Faith BINCKES (Worcester College, Oxford)

Franca BRUERA (Università di Torino)

Christian CHELEBOURG (Université de Nancy II)

Edoardo COSTADURA (Friedrich-Schiller-Universität - Jena)

Nicola CREIGHTON (Queen's University Belfast)

César DOMINGUEZ (Universidad de Santiago de Compostela & King's College)

Isabelle KRZYWKOWSKI (Université de Grenoble)

François LECERCLE (Paris IV - Sorbonne)

Isabelle MEURET (Université Libre de Bruxelles)

Christina MORIN (University of Limerick)

Andréa OBERHUBER (Université de Montréal)

LA CREATION DES SLAVISTIQUES ITALIENNE ET BELGE DANS LES ANNEES 1920 : MODALITES ET ENJEUX D'UN TRANSFERT CULTUREL

Les disciplines universitaires naissent très rarement *ex nihilo*. Les recherches récentes ont montré comment, à la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, les philologies classique, romane, orientale se sont forgées au cours d'incessants allers et retours entre la France, l'Allemagne, la Grande-Bretagne et la Russie¹. Importations, exportations, transformations constituent le quotidien de ces phénomènes transnationaux. Des études ont en outre souligné le rôle joué dans ce processus par la conjoncture historique, les institutions et les médiateurs, groupés ou non en réseaux².

Dans l'esprit de ces travaux, le présent article examinera l'importation de la slavistique en Belgique et en Italie, soit une discipline et deux espaces nationaux moins fréquentés par la recherche sur les transferts que ne le sont les autres philologies, la France ou l'Allemagne. Comment un moment historique particulier – celui du début de l'entre-deux-guerres – déterminait-il la naissance et le développement des études slaves dans deux contrées qui jusque-là ne les avaient guère cultivées ? Par quels biais une discipline née en Europe centrale s'implanta-t-elle dans ces deux pays ? Quelles furent les instances et les conséquences de la médiation ? Voilà les questions auxquelles ce texte souhaiterait répondre. Pour cela il faudra aussi interroger le concept même de « philologie slave » et comprendre ce qu'il recouvre selon les cas.

Néanmoins, avant d'entrer dans le vif du sujet, commençons par un pas de côté. En Europe occidentale, la naissance de la slavistique fut précédée par celle de la philologie romane. Les deux disciplines présentent des similitudes, ne fût-ce que par leur commune référence à la grammaire comparée. De sorte qu'il ne m'a pas semblé inutile d'évoquer, d'entrée de jeu, les débuts des romanistiques belge et italienne, dans la mesure où leur institutionnalisation dans le dernier tiers du XIX^e siècle conditionna, quelque temps plus tard, celle de leur consœur slave.

¹ Sandrine MAUFROY, « Friedrich August Wolf, un modèle philologique et ses incidences européennes », in : *Revue germanique internationale*, 2011, 14, 27-40 (on pourrait citer tous les articles de cet excellent numéro intitulé « La philologie allemande, figures de pensée »). Michel ESPAGNE et Hans-Jürgen LÜSEBRINK, « Introduction » à la livraison de cette même revue consacrée à la romanistique allemande, 2014, 19, 5-9. Pascale RABAUT-FEUERHAHN, « Voyages d'études et migrations savantes. Paris, lieu fondateur et provisoire de l'indianisme allemand », in : *Revue germanique internationale*, 2008, 7, 139-156 (numéro intitulé « Itinéraires orientalistes »). Pour une vue d'ensemble, Georges GUSDORF, *L'avènement des sciences humaines au siècle des Lumières*, Paris, Payot, 1973, 213-286.

² Michel ESPAGNE et Michael WERNER, « La construction d'une référence culturelle allemande en France. Genèse et histoire (1750-1914) », in : *Annales. Économies, sociétés, civilisations*, 1987, 4, 969-992.

Prélude : la philologie romane en Belgique et en Italie

On sait la place capitale de l'Allemagne dans la naissance et l'essor des philologies en France au XIX^e siècle. Dans le cas des études romanes, il est de tradition de rappeler le passage de Gaston Paris à Bonn (1857) et sa fréquentation des leçons de celui qui est généralement considéré comme le père de la discipline, Friedrich Diez³. Certes toute généalogie est mensongère : le fondateur présumé a parfois été précédé ou n'a pas agi seul. Diez était tributaire des recherches menées en France, en particulier celles de François Raynouard (1761-1836) sur la langue et la lyrique occitanes médiévales. Ainsi, insistant sur la dimension interculturelle de la *Romanistik* allemande, Harald Weinrich pouvait-il affirmer que « l'œuvre philologique de Diez n'est autre que la forme et la méthode de Grimm appliquées à la méthode de Raynouard »⁴. Quant au séjour de Gaston Paris à Bonn et à sa rencontre avec Diez, Ursula Bähler a montré qu'il ne fallait pas en exagérer l'importance. Tout jeune bachelier, Paris ne demeura qu'une année dans la cité rhénane et suivit un seul séminaire de Diez – une explication de quelques chants de la *Jérusalem délivrée* – alors que, de son propre aveu, il comprenait encore mal l'allemand. Au surplus, incertain de sa vocation, il fréquenta ensuite, à Göttingen, des cours de ... philologie classique.

Cependant, une fois rentré en France, Paris se tourna résolument vers l'étude du moyen âge et de ses langues. Il est d'ailleurs significatif qu'une de ses premières publications importantes consistât en une traduction de la *Grammaire des langues romanes* de Diez (1863)⁵. Si établir une filiation en ligne droite reviendrait à faire bon marché des phénomènes de transfert de même que des tâtonnements qui sont au cœur de chaque existence, l'idée selon laquelle la philologie romane française procéderait de la *Romanistik* allemande est donc loin d'être erronée⁶. La crise de conscience que la défaite de 1870 provoqua au sein de la société française et le désir consécutif d'égaliser l'Allemagne dans les domaines où celle-ci s'était illustrée –

³ Ursula BÄHLER, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève, Droz, 2004 (en particulier 38-88). Sur Friedrich Diez (1794-1876), voir, entre autres, Alberto VARVARO, *Storia, problemi e metodi della linguistica romanza*, Naples, Liguori, 1980² (consulté dans sa version espagnole, *Historia, problemas y métodos de la lingüística románica*, trad. de Anna María Mussons, Barcelone, Sirmio, 1988, 45-65). Sur l'histoire de la discipline, voir Stefano Rapisarda, *La filologia al servizio delle nazioni. Storia, crisi e prospettive della filologia romanza*, Milan, Bruno Mondadori, 2018.

⁴ Harald WEINRICH, *Leçon inaugurale, faite le vendredi 29 janvier 1993*, Collège de France, Chaire de langues et littératures romanes, Paris, Collège de France, 1993, 8 cité in Michel ESPAGNE et Hans-Jürgen LÜSEBRINK, « Introduction », 6. Selon Diez, Raynouard était le véritable « Gründer der romanischen Philologie ».

⁵ Frédéric DIEZ, *Introduction à la grammaire des langues romanes*, traduite de l'allemand par Gaston Paris, Paris et Leipzig, A. Franck, Albert L. Herold successeur, 1863. Paris procura ensuite une édition intégrale de l'ouvrage (traduit en collaboration avec Auguste Brachet, le tome 1 – consacré à la phonétique – parut en 1872 ; les tomes 2 et 3 – morphologie et syntaxe – furent publiés en 1874 dans une version réalisée avec Alfred Morel-Fatio).

⁶ Assimilant la nouvelle discipline à une création allemande, Brunetière accusait ses représentants français de corrompre le goût national et de le tirer vers la barbarie médiévale « pour quelques éloges venus d'Outre-Rhin » (« L'érudition contemporaine et la littérature française au moyen âge », in : *Revue des deux mondes*, 1^{er} juin 1879, 620-649 [649 pour la citation]. Compte rendu de l'ouvrage de Charles Aubertin, *Histoire de la langue et de la littérature françaises au moyen âge*, Paris, E. Belin, 1876-1878). Michael WERNER, « À propos de l'évolution historique des philologies modernes. L'exemple de la philologie romane en France et en Allemagne », in : Michel ESPAGNE et Michael WERNER (éds.), *Philologies I. Contributions à l'histoire des disciplines littéraires en France et en Allemagne au XIX^e siècle*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990, 176-177.

singulièrement celui de l'enseignement et de la recherche universitaires – accentuèrent le phénomène⁷.

La création de la philologie romane en Belgique et en Italie fut elle aussi le fruit d'un transfert accompli sous le signe de l'Allemagne. Si, dans les années 1880, cette dernière pouvait s'enorgueillir d'une quinzaine de chaires de romanistique⁸ et que la France rattrapait progressivement son retard dans le domaine, la Belgique, pays pourtant partiellement roman et où le français était la langue dominante, ne possédait aucun enseignement de la nouvelle discipline. Pour combler cette lacune, le gouvernement belge envoya en mission, à Paris et en Allemagne, Maurice Wilmotte, frais émoulu de la faculté des lettres de Liège⁹. Dans la capitale française, le jeune homme suivit, pendant l'année scolaire 1883-1884, les leçons de Gaston Paris au Collège de France et à l'École pratique des hautes études, celles de Paul Meyer à l'École des Chartes, d'Arsène Darmesteter et d'Émile Gebhart en Sorbonne. Ayant appris l'allemand au lycée, il séjourna ensuite un semestre à Halle, où il bénéficia de l'enseignement d'Hermann Suchier, avant d'assister aux cours et séminaires berlinois du Suisse Adolf Tobler, un élève de Diez. De retour en Belgique, il adressa au ministre de l'intérieur et de l'instruction publique un rapport sur *L'enseignement de la philologie romane à Paris et en Allemagne (1883-1885)*¹⁰, dans lequel il narrait par le menu ses pérégrinations et déplorait que l'étude des textes médiévaux français de Belgique fût abandonnée à des savants étrangers. « Il en sera forcément ainsi », concluait-il, « [...] tant qu'un enseignement régulier de la philologie romane, dans une de nos Universités belges, n'aura pas développé, en faveur de cette branche de science bien *nationale*, une activité pareille à celle que l'on entretient au profit de la philologie orientale, plus éloignée de nous. ¹¹ » Son vœu fut exaucé : en 1890, Wilmotte fut chargé d'enseigner la romanistique à la faculté des lettres de Liège. Il y forma des élèves, qui contribuèrent à leur tour à diffuser la nouvelle discipline dans les autres universités du pays¹². Parmi eux, les frères Auguste et Georges Doutrepoint, qui, comme en écho à la version de la *Grammaire* de Diez procurée

⁷ Claude DIGEON, *La crise allemande de la pensée française (1870-1914)*, Paris, Presses universitaires de France, 1959.

⁸ Hans Ulrich GUMBRECHT, *Vom Leben und Sterben der großen Romanisten*, Munich/Vienne, Carl Hanser Verlag, 2002, 13.

⁹ Sur la genèse de la philologie romane en Belgique, cf. Maurice DELBOUILLE et Robert MASSART, *L'école liégeoise de philologie romane. Maurice Wilmotte, ses collègues et leurs disciples*, Liège, Faculté de Philosophie et Lettres, 1950 ; François PIROT, « L'essaimage des romanistes liégeois dans les universités belges francophones », in : *Marche romane*, 1967, 3, 161-168 ; Pierre SWIGGERS, « Gaston Paris et les débuts de la philologie romane en Belgique », in : *Revue des langues romanes*, 2002, 1, 109-122. On lira aussi Maurice WILMOTTE, *Mes mémoires*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1948 (35-43). Pour un éclairage récent, voir Giovanni PALUMBO, « *Philologie romane [...] un titre excellent et significatif*. Qualche considerazione rapsodica dal Belgio francofono sull'inattualità di una disciplina attuale », in : *Zeitschrift für romanische Philologie*, 2016, 132, 958-978. Sur Maurice Wilmotte (1861-1942), voir la notice que Maurice DELBOUILLE lui a consacrée dans *l'Annuaire de l'Académie royale de langue et littérature françaises*, 1959, 65-127.

¹⁰ Maurice WILMOTTE, *L'enseignement de la philologie romane à Paris et en Allemagne (1883-1885). Rapport à M. le Ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique*, Bruxelles, Imprimerie Polleunis, Ceuterick & Lefebure, 1886.

¹¹ *Ibidem*, 29. C'est Wilmotte qui souligne. Cette insistance sur le caractère national de la nouvelle discipline confirme la thèse de Stefano Rapisarda : les philologues, du moins au début, furent des constructeurs d'identité (Stefano Rapisarda, *La filologia al servizio delle nazioni*, 10).

¹² La loi du 10 avril 1890-3 juillet 1891 divisait l'enseignement des facultés de lettres en cinq spécialités : philosophie, histoire, philologie classique, philologie germanique et philologie romane.

quelques décennies auparavant par Gaston Paris, traduisirent trois des quatre tomes de la monumentale *Grammaire comparée des langues romanes* de Meyer-Lübke¹³.

L'introduction de la romanistique en Italie bénéficia également de la médiation allemande¹⁴. La première chaire de philologie romane y fut instituée, sous la forme d'une *libera docenza*, c'est-à-dire d'un cours non obligatoire, à l'université de Padoue en 1872. Le titulaire en était Ugo Angelo Canello, qui avait suivi, l'année précédente, les leçons de Diez à Bonn¹⁵. À ce propos signalons que Canello naquit en 1848 non loin de Trévise, soit dix-huit ans avant l'incorporation de la Vénétie au royaume d'Italie et que, sujet autrichien jusqu'au seuil de l'âge adulte, il étudia l'allemand au lycée de sa ville natale. Indéniablement, il était donc mieux préparé linguistiquement que ne l'était le jeune Paris, une dizaine d'années auparavant, pour recueillir l'enseignement du maître rhénan, dont il fut l'unique élève italien.

Cet ancrage dans la tradition germanique, Canello le partage avec d'autres introducteurs de la discipline en Italie. Ainsi, quelques mois après l'inauguration du cours padouan, une autre chaire de philologie romane, officielle celle-là et non simple *libera docenza*, fut instituée à Milan. Si elle fut confiée au Lombard Pio Rajna (natif de Sondrio, autrichienne jusqu'en 1860), sa création avait été encouragée par Graziadio Isaia Ascoli, linguiste génial né sujet autrichien – il était originaire de Gorizia – maîtrisant également l'italien et l'allemand, grand spécialiste des dialectes de la Péninsule et fondateur en 1873, de l'*Archivio glottologico italiano*, dont le premier numéro serait dédié à ... Friedrich Diez¹⁶ !

Histoires parallèles : les débuts de la slavistique en Belgique et en Italie

L'importation de la romanistique en Belgique et en Italie allait relativement de soi : appartenant partiellement ou totalement au domaine roman, les deux pays possédaient un riche patrimoine de textes médiévaux composés dans un idiome néolatine. Les études slaves en revanche y étaient plus problématiques : leur introduction ne correspondait nullement à un impératif politique – ni la Belgique ni l'Italie d'alors ne voisinaient ni n'entretenaient d'alliance avec un État slave – ou au désir, si répandu à l'époque, de ces deux jeunes royaumes d'interroger leur propre passé.

¹³ Wilhelm MEYER-LÜBKE, *Grammaire des langues romanes*. Tome II, *Morphologie* ; tome III, *Syntaxe* ; tome IV, *Tables générales*, Paris, Welter, 1895, 1900 et 1909. Le premier tome – *Phonétique* – avait été traduit par le Suisse Eugène Rabiet et publié chez le même éditeur en 1890. La version du quatrième tome fut réalisée par les frères Doutrepoint en collaboration avec un autre élève de Wilmotte, Albert Counson, futur professeur à l'université de Gand et à l'époque lecteur de français à Halle. On notera le rôle des périphéries francophones – Suisse et Belgique – dans l'entreprise.

¹⁴ Guido LUCCHINI, *Le origini della scuola storica. Storia letteraria e filologia in Italia (1866-1883)*, Bologne, Il Mulino, 1990 (surtout 147-246) et Alberto LIMENTANI, *Alle origini della filologia romanza*, Parme, Pratiche Editrice, 1991.

¹⁵ Sur Ugo Angelo Canello (1848-1883), voir Alberto LIMENTANI, *Alle origini*, 21-68. Ugo Angelo CANELLO, *Il prof. Federico Diez e la filologia romanza nel nostro secolo*, Florence, 1871 (tiré à part de la *Rivista europea*).

¹⁶ *Archivio glottologico italiano*, vol. I, 1873, [III]. Autre grand romaniste de langue italienne, Adolfo Mussafia (1835-1905) était originaire de Spalato (Split), mais fit toute sa carrière à Vienne.

Pourtant, à la fin du XIX^e siècle, la slavistique pouvait s'enorgueillir d'une tradition déjà ancienne et de résultats remarquables. Fruit du climat intellectuel des débuts du romantisme, la discipline était née dans les territoires slaves de l'empire autrichien¹⁷. À la charnière des XVIII^e et XIX^e siècles, le Tchèque Josef Dobrovský (1753-1829) et le Slovène Jernej Kopitar (1780-1844) en avaient jeté les fondements dans une série d'écrits rédigés en allemand. En 1849, Franz von Miklosich, le fondateur de la grammaire comparée des langues slaves, occupa, à Vienne, la toute première chaire de slavistique. Son exemple fit école et l'enseignement de la jeune philologie pénétra progressivement dans les universités d'Europe centrale et orientale.

Dans cette partie du continent, la slavistique répondait à de réels besoins. Elle était en effet cultivée dans des empires plurinationaux – l'allemand, l'autrichien surtout – où l'élément slave était démographiquement considérable et généralement caractérisé par un fort questionnement identitaire. En Europe occidentale, l'intérêt de ces études se manifestait avec moins d'acuité. Néanmoins la France s'ouvrit assez tôt à la discipline. Dès 1840, le Collège de France se dota d'une chaire initialement intitulée « La langue et la littérature slave [sic] ». D'abord confiée à des vulgarisateurs parfois géniaux mais dépourvus de réelle formation en la matière (Adam Mickiewicz, Cyprien Lambert, Léonard Choźdko), elle échut en 1885 à Louis Leger (1843-1925). Il n'y a pas lieu de refaire ici l'histoire de la slavistique française¹⁸. Disons seulement que Leger fut l'un des premiers en France à connaître la plupart des idiomes slaves et à en fournir une description basée sur les acquis de la science la plus récente. Par la suite, dans l'effet de souffle de l'Alliance franco-russe (1892), l'intérêt pour l'Europe slave, la Russie particulièrement, alla croissant. En 1876 déjà, Leger avait inauguré un enseignement du russe à l'École des Langues Orientales. En 1892, la conclusion de l'Alliance entraîna, à Lille, la création de la première chaire de langue et de littérature russes. Bref, à la veille de la Grande Guerre, le monde slave n'était pas absent de l'enseignement supérieur français et la République pouvait, dans ce domaine, se vanter des travaux de savants renommés comme les linguistes Paul Boyer (1864-1949)¹⁹ et Antoine Meillet (1866-1936) ou l'historien Ernest Denis (1849-1921).

En comparaison, l'Italie et la Belgique faisaient pâle figure. Certes la Péninsule avait connu quelques expériences isolées : à Catane, Domenico Ciampoli tint en 1888 un cours de littératures slaves ; Federigo Verdinois donna des leçons de russe à l'Istituto Orientale de Naples²⁰. Quant à la Belgique, l'Institut supérieur de

¹⁷ Pour une histoire de la discipline jusqu'au début du XX^e siècle, Vatroslav JAGIĆ, *Istorija slavjanskoj filologiji*, Saint-Petersbourg, Tipografija Imperatorskoj Akademii Nauk, 1910.

¹⁸ Jacques VEYRENC, « Histoire de la slavistique française », in : Josef HAMM et Günther WYTRZENS, *Beiträge zur Geschichte der Slavistik in nichtslavischen Ländern*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 1985, 245-303.

¹⁹ Dans le contexte du rapprochement franco-russe, le russisant Paul Boyer fut nommé en 1908 administrateur de l'École des langues orientales, un établissement traditionnellement tourné vers les mondes arabe, turc, persan, arménien et chinois. Anna PONDOPOULO, « Paul Boyer, ses liens avec la Russie et les enjeux politiques de la réforme de l'École des langues orientales dans les années 1910 », in : Anne CHARON, Bruno DELMAS et Armelle LE GOFF (éds.), *La France et les Français en Russie. Nouvelles sources et approches (1815-1917)*, Paris, Publications de l'École nationale des chartes, 2011, 341-359.

²⁰ Sur la préhistoire de la slavistique italienne, Laurent BÉGHIN, *Da Gobetti a Ginzburg. Diffusione e ricezione della cultura russa nella Torino del primo dopoguerra*, Bruxelles-Rome, Institut historique belge de Rome, 2007, 17-21.

commerce d'Anvers avait introduit en 1897 un enseignement du russe, imité bientôt par d'autres établissements du même type²¹. Toutefois, avant 1914, aucun des deux pays ne disposait d'une réelle tradition en la matière. La situation changea après la guerre. Décrivons-la brièvement avant de l'examiner plus en détail dans les sections ultérieures de cette étude.

En novembre 1920, une chaire de philologie slave fut inaugurée à Padoue par un jeune savant, Giovanni Maver. En octobre de la même année avait paru le numéro 1 de *Russia*, revue romaine entièrement vouée à la culture russe, fondée et presque intégralement rédigée par Ettore Lo Gatto. En janvier 1921, un Istituto per l'Europa orientale naquit à Rome, à l'initiative de plusieurs intellectuels italiens et du ministère des affaires étrangères²². Un an et demi plus tard, Lo Gatto entama un cours libre de littérature russe à l'université de Rome. Par la suite des chaires universitaires consacrées à la totalité ou à une partie du monde slave virent le jour çà et là. Des revues épaulèrent le mouvement : l'*Europa orientale* (1921), organe de l'institut du même nom ; la *Rivista di letteratura slave* (1926), créée et dirigée par Lo Gatto.

Gardons-nous toutefois d'exagérer l'ampleur du phénomène. La place des études slaves dans l'enseignement supérieur italien de l'entre-deux-guerres demeura limitée et le nombre d'étudiants infime²³. En 1958 encore, le pays ne comptait que quatre chaires de littérature russe²⁴. Quant aux revues, elles se voulaient surtout des instruments de haute vulgarisation. Sur le plan scientifique, les titres cités plus haut ne pouvaient rivaliser avec la parisienne *Revue des études slaves* (1921), la *Slavonic Review* de Londres (1922) ou la pragoise *Slavia* (1922). Néanmoins les progrès accomplis furent considérables et, à la veille de la Seconde Guerre mondiale, l'Italie avait partiellement comblé le retard accumulé dans ce domaine.

Les années vingt furent aussi celles de la naissance de la slavistique belge. En 1921, à la demande de l'historien Henri Pirenne, l'université de Gand avait confié un éphémère cours d'histoire russe au médiéviste Alexandre Eck. C'est toutefois cinq ans plus tard, le 16 novembre 1926, qu'une chaire d'études slaves fut inaugurée, à Bruxelles, par un jeune savant polonais, Wacław Lednicki. Pendant tout l'entre-deux-guerres, cet enseignement demeura le seul de ce type en Belgique²⁵.

L'introduction des études slaves dans les universités italiennes et belges dut beaucoup au contexte politique des années vingt. Les traités de paix avaient redessiné la carte de l'Europe centrale et orientale, y faisant naître de nouveaux États,

²¹ Vladimir RONIN, « Russkij jazyk v Bel'gii : kak èto načalos' », in : *Slavica Gandensia*, 1997, 24, 9-32.

²² Gabriele MAZZITELLI, *Le pubblicazioni dell'Istituto per l'Europa orientale. Catalogo storico 1921-1944*, Florence, Firenze University Press, 2016.

²³ Lo Gatto se plaint à Maver du peu d'étudiants assistant à ses leçons de littérature russe (lettres des 27 mars 1922, 12 février 1923 et 8 mai 1927 », in : Anjuta MAVER-LO GATTO (éd.), « Le lettere di Ettore Lo Gatto a Giovanni Maver (1920-1931) », in : *Europa orientalis*, 1996, 2, 316, 323 et 360.

²⁴ Cesare G. DE MICHELIS, *Russia e Italia*, in : Michele COLUCCI et Riccardo PICHIO (éds), *Storia della civiltà letteraria russa, II, Il Novecento*, Turin, UTET, 1997, 704.

²⁵ Laurent BÉGHIN, « Wacław Lednicki et les débuts de la slavistique universitaire en Italie », in : Svetlana ČEČOVIĆ, Hubert ROLAND et Laurent BÉGHIN (éds), *Réception, transferts, images. Phénomènes de circulation littéraire entre la Belgique, la France et la Russie (1870-1940)*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2018, 95-115.

dont un grand nombre avaient pour langues officielles un ou plusieurs idiomes slaves.

En ce qui concerne l'Italie, l'annexion de la Vénétie Julienne, de l'Istrie et d'une partie des îles dalmates avait par ailleurs déplacé vers l'est les frontières nationales. Or ces marches nord-orientales du pays ne jouxtaient pas seulement le jeune Royaume des Serbes, Croates et Slovènes ; elles abritaient aussi des minorités slaves.

L'argument de la proximité géographique ne jouait évidemment pas en Belgique. Mais, en ce début des années vingt, le royaume avait lié sa politique étrangère à celle de la France. Soucieux d'éviter un nouveau conflit, le Quai d'Orsay s'était ingénié à isoler l'Allemagne au moyen d'alliances de revers avec certains États nés des décombres des empires centraux. Pareille politique s'accompagna de la création de chaires universitaires consacrées aux langues de l'Europe médiane et d'une présence culturelle française accrue dans la région²⁶. La Belgique suivit le mouvement et s'intéressa de près aux nouveaux alliés de la France. Il suffit pour s'en convaincre de consulter les premières années du *Flambeau*, ce mensuel libéral bruxellois créé en 1918 et dirigé, entre autres, par le byzantiniste et très francophile Henri Grégoire : rares en étaient les livraisons ne traitant pas d'un sujet lié à l'Europe médiane²⁷.

Plus à l'est enfin se tenait l'Union soviétique, à la composante slave indéniable. En Belgique et en Italie, comme partout ailleurs, instituer des enseignements universitaires ayant, du moins partiellement, le monde russe pour objet, c'était aussi vouloir se donner les moyens de comprendre un État dont la présence, à la fois menaçante et attirante, polarisait les opinions publiques européennes.

Du moins ces deux causes externes – les conséquences de la paix et la révolution russe – furent-elles invoquées par les acteurs mêmes du transfert. Ainsi, en 1931, traçant le bilan d'une décennie d'existence de la slavistique italienne, Maver écrivait :

[...] soltanto la guerra e le condizioni speciali del dopoguerra – la rivoluzione russa, la risurrezione di due stati slavi, l'estendersi di un terzo stato alle porte d'Italia – fecero sentire l'imprescindibile necessità di creare in Italia gli organismi necessari per iniziare indagini sistematiche sul mondo slavo e per estendere a molti un interesse che dapprincipio era limitato a poche decine di persone²⁸.

²⁶ Stefano SANTORO, *L'Italia et l'Europa orientale. Diplomazia culturale e propaganda 1918-1943*, Milan, FrancoAngeli, 2005, 70 et sv.

²⁷ Laurent BÉGHIN, « La revue *Le Flambeau* et les littératures slaves », in : *Textyles. Revue des lettres belges de langue française* 2014, 45, 105-122 [en ligne] <https://journals.openedition.org/textyles/2539>.

²⁸ « Seules la guerre et les conditions particulières de l'après-guerre – la révolution russe, la résurrection de deux États slaves, l'extension d'un troisième État [slave] aux portes de l'Italie – firent sentir la nécessité absolue de créer en Italie les services indispensables pour entreprendre des enquêtes systématiques sur le monde slave et susciter auprès d'un plus large public un intérêt qui, au départ, n'était partagé que par quelques dizaines de personnes ». Giovanni MAVER, « La slavistica italiana nel decennio passato e i suoi compiti futuri », in : *Rivista di letteratura slave*, 1931, 1-2, 7-8.

Sous le signe de l'étranger : les modalités d'un transfert

Après la question du *pourquoi* du transfert, abordons celle du *comment*. Nous verrons que, comme pour la philologie romane, le rôle de la médiation étrangère fut, ici aussi, prépondérant.

Dans les années soixante-dix, Riccardo Picchio observait plaisamment que la slavistique italienne était née à l'arrière de l'armée autrichienne²⁹. Peut-être y-a-t-il du vrai dans cette boutade. Originaire de l'île de Curzola (aujourd'hui Korčula, en Croatie), fils d'un Italien de Dalmatie et d'une Allemande, Maver était né sujet autrichien et avait grandi à Spalato (Split) et à Raguse (Dubrovnik), où il avait fréquenté des écoles croates³⁰. Il étudia la romanistique à Vienne et y soutint, en 1913, une thèse rédigée sous la direction de Meyer-Lübke³¹. Pendant la guerre, il fut lecteur d'italien à l'université de Francfort (1914-15), puis à l'Institut polytechnique de Vienne (1917-18). Avec un tel curriculum, pourquoi troqua-t-il les études romanes contre la slavistique, discipline dans laquelle il était novice ? Son choix de s'établir dans une Italie élargie et comptant désormais des minorités slaves ainsi que la nécessité d'y trouver une situation ne furent probablement pas étrangers à cette redéfinition de son identité professionnelle³². D'autant plus que sa connaissance du croate lui ouvrait la voie des autres langues slaves, à l'étude desquelles il pouvait sans trop de mal transposer les méthodes de la romanistique la plus rigoureuse³³.

Maver ne fut pas le seul slavisant légué à l'Italie par la défunte Autriche-Hongrie. Arturo Cronia grandit lui aussi en Croatie avant d'étudier la slavistique à

²⁹ Riccardo PICCHIO, « Ettore Lo Gatto e Giovanni Maver », in : Gianni GRANA (éd.), *Letteratura italiana. I critici. IV. Storia monografica della filologia e della critica moderna in Italia*, Milan, Marzorati, s.d. [1963], 3011.

³⁰ Sur Giovanni Maver (1891-1970), outre l'article de Riccardo Picchio, on lira la notice d'Emanuela SGAMBATI dans le *Dizionario biografico degli Italiani* (désormais DBI), vol. 72, 2008. Voir aussi Jan ŚLASKI, « Giovanni Maver e gli inizi della slavistica universitaria italiana a Padova », in : Rossana BENACCHIO, Luigi MAGAROTTO (éds), *Studi slavistici in onore di Natalino Radovitch*, Padoue, Cleup, 1996, 307-329 et IDEM, « Giovanni Maver i padewskie początki polonistyki uniwersyteckiej we Włoszech », in : *Postscriptum*, 2007, 1, 251-258.

³¹ Ce travail parut l'année suivante à Vienne sous le titre de *Einfluss der vorchristlichen Kulte auf die Toponomastik Frankreichs*. Maver fut l'assistant de Meyer-Lübke en même temps que Leo Spitzer (Jan ŚLASKI, « Giovanni Maver e gli inizi della slavistica universitaria italiana a Padova », 310). Des lettres de Spitzer à Maver sont conservées à Rome dans les archives de ce dernier (Gabriele MAZZITELLI, *Očerki ob ital'janskoj slavistiki. Knigi, arkhivy, sud'by*, Moscou, Indrik, 2018, 175). Spitzer a évoqué l'enseignement de Meyer-Lübke dans « Art du langage et linguistique » [Linguistics and Literary History], in : IDEM, *Études de styles*, traduit de l'anglais et de l'allemand par Éliane Kaufholz, Alain Coulon et Michel Foucault, Paris, Gallimard, 1980 (1970¹), 46-48, et dans « Mes souvenirs de Meyer-Lübke », in : *Le français moderne*, 1938, 3, 213-224. Dans ce dernier texte, le nom de Maver apparaît deux fois (217 et 218). Spitzer y rappelle le nationalisme pangermaniste sévissant alors qu'il était étudiant et les agressions dont les étudiants juifs, slaves ou italiens, pourtant sujets impériaux, étaient victimes de la part de leurs compatriotes allemands (215-216).

³² Wilhelm Feuerhahn et Pascale Rabault notent qu'« en situation de voyage, de séjour prolongé à l'étranger ou d'exil, [le savant] est amené à s'interroger voire à redéfinir ce qu'il considérerait comme son identité nationale mais aussi professionnelle en fonction de l'espace dans lequel il arrive » (« La philologie peut-elle s'exporter ? À propos de l'itinéraire identitaire et disciplinaire de Leo Spitzer », in : *Revue germanique internationale*, 2014, 19, 176). Si le transfert culturel implique un processus de resémantisation, le savant s'établissant à l'étranger subit quelquefois un processus semblable, puisqu'il est contraint de redéployer dans un sens nouveau ses activités professionnelles.

³³ La formation viennoise de Maver influa, semble-t-il, sur la décision de l'université de Padoue de lui confier un enseignement auquel rien ne le préparait. Au soir de sa vie, le slavisant se rappelait qu'à peine arrivé à Padoue, il avait rendu visite à Vincenzo Crescini (1857-1932), éminent romaniste, spécialiste du provençal et figure de proue de l'université padouane. Ayant étudié autrefois son *Manuale provenzale*, il invita, par jeu, son interlocuteur à l'interroger sur cet ouvrage. Répondant à toutes ses questions, il l'impressionna tant que Crescini décida que Maver, malgré son inexpérience en matière de slavistique, était l'homme de la situation. Jan ŚLASKI, « Giovanni Maver e gli inizi della slavistica universitaria a Padova », 310-311.

Graz, puis à Prague³⁴. On ne peut s'empêcher ici de songer au rôle déjà évoqué que des savants nés Autrichiens avant les guerres d'indépendance jouèrent dans l'introduction de la romanistique en Italie. Comme la Vénétie après 1866, la Vénétie Julienne, l'Istrie et la Dalmatie, avec leurs populations mêlées et leur culture marquée par l'Autriche, constituèrent pour l'Italie de 1918 l'un de ces « portails sur la globalité » dont parle Michel Espagne³⁵, un portail grand ouvert sur l'Europe centrale et par lequel pénétreraient tout à la fois les premières versions de Kafka, la psychanalyse ou les études slaves³⁶.

Le monde germanique influa également sur l'itinéraire intellectuel de Lo Gatto³⁷. Si ce Napolitain étudia le droit et la philosophie dans sa ville natale, il séjourna plusieurs fois en Allemagne pendant ses *Lerhjahre* et traduisit Nietzsche et Hans Sachs. Rien apparemment ne le destinait aux études slaves³⁸. La guerre changea radicalement la donne. Capturé en mai 1916, le sous-lieutenant Lo Gatto est envoyé dans un camp de prisonniers en Basse-Autriche. Il y découvre quelques livres abandonnés par des officiers russes. Pour tromper l'ennui, il fait venir de Vienne une grammaire du russe – écrite en allemand – ainsi qu'un dictionnaire russe-allemand, et se plonge seul dans l'apprentissage de la langue dans l'espoir de pouvoir lire les ouvrages que le hasard a placés sur sa route. Désireux d'en savoir davantage sur l'immense pays dont l'Italie est l'alliée, il traduit *Rußland und Europa*, de Tomáš Garrigue Masaryk, le futur premier président tchécoslovaque³⁹. Rentré en Italie en 1918, Lo Gatto approfondit sa connaissance du russe avec une émigrée, qui bientôt devint sa femme, et publia, dès 1919, en collaboration avec son épouse, ses premières versions⁴⁰. Dès lors, la médiation allemande perdit de son importance : Lo Gatto en savait désormais assez pour aborder les œuvres dans l'original et lire l'abondante littérature critique publiée en russe.

Une autre médiation étrangère présida à la naissance de la slavistique italienne : celle de la nouvelle république de Pologne. La chaire de littérature polonaise créée à l'université de Rome en 1923 fut confiée à un philologue originaire de Silésie, Roman

³⁴ Sur Arturo Cronia (1896-1967), natif de Zara [Zadar], voir la notice de Sergio CELLA in : *DBI*, vol. 31, 1985.

³⁵ Michel ESPAGNE, « La notion de transfert culturel », in : *Revue Sciences / Lettres*, 2013, 1, 7 [en ligne] <https://journals.openedition.org/rsl/219>.

³⁶ Le premier traducteur italien de Kafka, Alberto Spaini (1892-1975), était triestin. Sur les traducteurs de l'allemand originaires de Vénétie Julienne, Renate LUNZER, « Premesse per uno studio della lingua italiana dei traduttori giuliani dal tedesco dal 1918 a oggi », in : *Quaderni giuliani di storia*, 1993, 1-2, 103-122. Sur le rôle de la Vénétie Julienne, notamment de Trieste, dans l'introduction des théories freudiennes en Italie, voir Michel DAVID, *La psicoanalisi nella cultura italiana*, Turin, Boringhieri, 1966.

³⁷ Sur Ettore Lo Gatto (1890-1983), on consultera, outre la notice d'Emanuela SGAMBATI dans le *DBI* (2005, vol. 65), Gabriele MAZZITELLI, *Očerki ob ital'janskoj slavistiki*, (en particulier 15-136). Lo Gatto est aussi l'auteur d'intéressants mémoires, *I miei incontri con la Russia*, Milan, Mursia, 1976.

³⁸ Il avait toutefois pris quelques leçons de russe avec Federico Verdinois, mais, de son propre aveu, n'alla pas au-delà de l'apprentissage de l'alphabet ! Ettore LO GATTO, *I miei incontri con la Russia*, 11.

³⁹ Cette version sera publiée après la guerre : *La Russia e l'Europa. Studi sulle correnti spirituali in Russia*, Naples, Ricciardi, 1922.

⁴⁰ Anton CÉCOF, *Lo zjo Vania : scene della vita di provincia in quattro atti*, tradotte dal russo da Ettore Lo Gatto e Zoe Voronkova, Naples, Editrice Italiana, 1919 ; Michele SALTIKOF-SCEDRIN, *Lo spleen dei nobili* : racconti tradotti direttamente dal russo da Ettore Lo Gatto e Zoe Voronkova, Naples, Editrice Italiana, 1919.

Pollak. Elle avait été voulue par Giovanni Gentile, alors ministre de l'Instruction. Mais le choix de son titulaire revint à la Pologne.

Le gouvernement polonais fut également à l'origine de la première chaire belge de slavistique. Je n'ai pu avoir accès au détail de l'affaire, qui doit dormir dans les archives de quelque ministère varsovien ou bruxellois. Il est sûr en tout cas que le titulaire du nouvel enseignement fut recruté et rémunéré par Varsovie. À l'instar de Maver et de Cronia, Wacław Lednicki était lui aussi un homme des confins. Né à Moscou en 1891, il appartenait à une famille provenant des territoires orientaux de la Pologne d'avant les partages. Scolarisé en russe, mais parlant le polonais à la maison, il étudia les langues romanes et germaniques à l'université de sa ville natale. Après 1918, il poursuivit sa formation en Pologne et soutint en 1922, sous la direction du romaniste cracovien Stanisław Wędkiewicz, une thèse de doctorat sur Alfred de Vigny. D'abord peu attiré par la littérature russe, il s'y intéressa davantage dès le début des années vingt et présenta en février 1926 un travail d'habilitation sur Pouchkine⁴¹.

Lednicki ne fut pas le seul occupant de la chaire bruxelloise de slavistique. Nommé en 1928 professeur de littérature russe à Cracovie, il fut remplacé par Manfred Kridl, puis par Karol Wiktor Zawodziński. Toutefois ces deux Polonais – le premier formé à Lwów [Lviv], le second à Saint-Petersbourg – ne s'attardèrent pas à Bruxelles. Très attaché à la chaire qu'il avait inaugurée, Lednicki multiplia alors, jusqu'en 1939, les navettes entre la Pologne et la Belgique, regroupant ses leçons sur de brèves périodes et confiant le reste de son enseignement à un jeune élève dont nous reparlerons, Claude Backvis. Entre-temps d'autres savants étaient venus l'épauler, tous issus de l'émigration russe : l'historien Léopold Eck ou le linguiste Boris Unbegaun.

Plus encore qu'en Italie, la slavistique est donc en Belgique le résultat d'un transfert, dans l'acception la plus concrète du terme. Inexistante dans le cursus universitaire avant la Première Guerre mondiale, elle fut pour l'essentiel importée de Pologne et incarnée pendant longtemps par un savant polonais éclectique formé en Russie à l'étude des langues et des littératures romanes ! Ces circonstances, nous le verrons, conditionnèrent la manière dont la discipline s'acclimata à son nouvel environnement.

Éveiller l'intérêt du public : les enjeux d'une nouvelle discipline

Les philologies naissantes s'étaient donné pour tâche principale de mettre au jour les origines des langues et des cultures des peuples anciens ou modernes. De là les polémiques, dans l'Allemagne des Lumières, relatives aux poèmes homériques et l'engouement des philologues romantiques pour le moyen âge ou les traditions populaires. Sur le modèle élaboré par Franz Bopp, les grammaires comparées –

⁴¹ Lo Gatto connaissait Lednicki, du moins de renom. En septembre 1930, de passage à Cracovie, il espérait le rencontrer, mais le slavisant polonais était alors à Sofia (lettre de Lo Gatto à Maver datée « Cracovie, 24 septembre 1930 ». Anjuta MAVER-LO GATTO (éd), « Le lettere di Ettore Lo Gatto a Giovanni Maver », 373).

celles de Grimm et de Diez – qui parurent au XIX^e siècle s'efforcèrent de remonter aussi loin que possible dans le temps. Ainsi, dans son acception la plus étroite et telle que certaines traditions universitaires l'entendent aujourd'hui encore, la philologie romane s'attache prioritairement à l'Europe romane médiévale selon une approche combinant linguistique, études littéraires et édition de textes⁴². Agissant de même, les fondateurs de la slavistique se penchèrent sur les plus anciens monuments des littératures slaves et jetèrent les bases des études cyrillo-méthodiennes ; on scruta bientôt le passé médiéval russe, tchèque ou polonais tandis qu'à Vienne Miklositch élaborait sa *Vergleichende Grammatik der slavischen Sprachen*⁴³.

Ces études étaient déjà fort avancées lorsque la discipline s'implanta en Italie et en Belgique. Toutefois, la question des origines ne s'y posant pas avec la même acuité que dans la plupart des États – anciens ou nouveaux – d'Europe centrale et orientale, la tâche la plus urgente était d'éclairer le public de ces deux pays sur un monde slave profondément bouleversé depuis la fin de la guerre et dont les diverses composantes semblaient appelées à jouer un rôle politique majeur dans l'Europe de l'après-guerre. La slavistique belge et italienne des commencements ferait donc œuvre de vulgarisation, sans se restreindre aux périodes les plus anciennes et à la linguistique historique.

Sous ce rapport, le cas italien est exemplaire. Pour s'en rendre compte, il n'est que de considérer l'activité de Lo Gatto entre les deux guerres. Ce savant fut alors surtout un traducteur. Entre 1919 et 1940, il publia une quarantaine de versions, du russe principalement, mais aussi du tchèque et du polonais, distançant tous les autres traducteurs italiens d'une ou de plusieurs langues slaves actifs à la même époque. En grande partie autodidacte, il tenta de combler ses lacunes philologiques en étudiant, seul, les ouvrages – pour la plupart rédigés en allemand – d'éminents spécialistes (August Leskien, Václav Vondrák)⁴⁴. Mais ni le vieux-slave ni la grammaire comparée ne le retinrent. Ses goûts le portaient en effet vers les périodes plus récentes. Ainsi ses traductions sont-elles presque toutes d'auteurs des XIX^e et XX^e siècles. Ceux-là mêmes auxquels il consacra les nombreux articles qu'il donna à l'*Enciclopedia italiana*, l'une des grandes entreprises culturelles du régime fasciste⁴⁵. Il en va de même pour son abondante production destinée aux revues et journaux de l'époque⁴⁶.

Le même souhait de fournir des informations solides sur les littératures et les cultures slaves anima également les revues créées par Lo Gatto. *Russia* publia surtout des traductions et des articles de synthèse. En dépit d'une spécialisation accrue, la *Rivista di letteratura slave* ne renonça pas à la divulgation, proposant maints textes traduits ainsi que des études relevant davantage de l'information littéraire de haut

⁴² Lino LEONARDI, « La filologia romanza in Italia : come rinnovare una tradizione ? », in : *Zeitschrift für romanische Philologie*, 2016, 132, 4, 980.

⁴³ En quatre volumes publiés entre 1852 et 1875.

⁴⁴ Lettre de Lo Gatto à Maver du 27 mars 1922 in : Anjuta MAVER-LO GATTO (éd.), « Le lettere di Ettore Lo Gatto a Giovanni Maver », 317.

⁴⁵ Antonella D'AMELIA et Jacques CATTEAU, « Bibliographie des ouvrages et articles de Ettore Lo Gatto », in : *Revue des études slaves*, 1983, 4, 646-658 (649 pour la liste des articles publiés dans l'*Enciclopedia italiana*).

⁴⁶ Gianfranco TORTORELLI, « La letteratura straniera nelle pagine de *L'Italia che scrive e I libri del giorno* », in : Luisa FINOCCHI et Ada GIGLI MARCHETTI, *Stampa e piccola editoria tra le due guerre*, Milan, FrancoAngeli, 1997, 157-196 (en particulier 188-196).

vol que de l'investigation philologique la plus rigoureuse. Lo Gatto s'en expliquait d'ailleurs dans l'avertissement adressé aux lecteurs de la première livraison :

A non fare però un doppione, sia pure in proporzioni ridotte, della magnifica *Revue des études slaves* pubblicata dall'Institut d'Études slaves di Parigi [...], sono stato spinto da varie considerazioni a dare alla mia rivista un carattere scientifico *su di una base però di larga informazione*. Prima di tutto la considerazione che la schiera dei cultori di studi slavi in Italia, per quanto laboriosa e valorosa, è ancora troppo esigua per giustificare la speranza di fare una rivista esclusivamente scientifica senza essere costretti a cercare il materiale nei vari campi degli studiosi slavi che, già collaboratori delle numerose riviste aperte ai loro studi [...] non avrebbero potuto dare alla rivista italiana quel serio appoggio di studi e lavori di cui essa avrebbe avuto bisogno. In secondo luogo la considerazione che una rivista fatta esclusivamente per studiosi non avrebbe trovato un ambiente capace di assorbirla. [...] In Italia, come si è detto, la preparazione scientifica nel campo degli studi slavi fa solo i primi passi. In tutti i paesi di cui ho fatto cenno [*Francia, Germania, Gran Bretagna*. L.B.] essa ha trovato il terreno già preparato dalla tradizione culturale e letteraria ; da noi anche questa è recente, ed è inutile ch'io mi dilunghi qui su quanto è ormai un luogo comune, che la conoscenza diretta delle letterature slave è di questi ultimi anni, non potendo le rare eccezioni formar tradizione. Mentre questa conoscenza è ancora in sviluppo, [...], *una rivista anche fondamentalmente scientifica deve cercare di non rimaner chiusa nell'ambito di pochi cultori, ma di svegliare l'interesse del pubblico, contribuendo così a preparare quella coscienza della necessità di questo campo di studi, che è la base per lo sviluppo ulteriore degli studi stessi*⁴⁷.

En Belgique, la situation n'était guère différente, à cela près que le nombre de slavisants susceptibles d'informer le public était encore plus restreint. À l'instar de Lo Gatto, Lednicki s'intéressait peu aux anciens monuments des lettres russes⁴⁸. Ses préférences allaient davantage au XIX^e siècle, surtout Pouchkine et Mickiewicz, objets de la plupart de ses articles parus dans la Belgique de l'entre-deux-guerres. La

⁴⁷ À moins de n'offrir qu'un doublon, quoique de proportions réduites, de la magnifique *Revue des études slaves* publiée par l'Institut d'Études slaves de Paris [...], diverses considérations m'ont incité à donner à ma revue un caractère scientifique *tout en faisant de la vulgarisation la base même de cette publication*. La première d'entre elles est que la phalange des spécialistes des études slaves en Italie, bien qu'ardente à la tâche et non dénuée de valeur, est encore trop réduite pour justifier l'espoir de créer une revue exclusivement scientifique sans que celle-ci soit contrainte de chercher des matériaux chez les savants slaves qui, collaborant déjà à de nombreuses revues spécialisées dans leurs domaines, [...] ne pourraient fournir à notre revue italienne ces travaux et ces études dont elle aurait besoin. La seconde de ces considérations est qu'une revue faite exclusivement pour des spécialistes ne trouverait pas de milieu réceptif. [...] En Italie, comme on l'a dit, la formation scientifique dans le domaine des études slaves en est à ses premiers pas. Dans tous les pays auxquels j'ai fait allusion [*France, Allemagne, Grande-Bretagne*. L.B.], la tradition culturelle et littéraire avait déjà préparé le terrain à une telle formation ; chez nous une semblable tradition est récente, et il est inutile que je m'étende sur ce qui est désormais un lieu commun, à savoir que la connaissance directe des littératures slaves n'a que quelques années, les rares exceptions à cette règle ne pouvant constituer une tradition. Tandis que cette connaissance est encore en phase de développement, [...] *une revue, même fondamentalement scientifique, se doit de ne pas se limiter au cercle fermé de quelques spécialistes et d'éveiller l'intérêt du public, contribuant de la sorte à favoriser la prise de conscience de la nécessité de ce type d'études, base du développement ultérieur de ces études elles-mêmes*. Ettore LO GATTO, « Al lettore », in : *Rivista di letteratura slave*, 1926, 1-2, 2-3. Je souligne.

⁴⁸ Waclaw LEDNICKI, *Pamiętniki*, t. II, Londres, B. Świdorski, 1967, 182.

slavistique belge étant trop peu développée pour posséder sa propre tribune, Lednicki donna ses textes à des revues généralistes de haute vulgarisation comme *Le flambeau* ou la *Revue de l'Université de Bruxelles*.

Ces mêmes publications accueillirent les premiers travaux de Backvis⁴⁹. Quoique venu de la philologie classique, ce dernier se pencha d'abord sur les périodes les plus récentes – des Lumières au XX^e siècle – des lettres russes et polonaises. C'est à elles, ainsi qu'à la Renaissance en Pologne, qu'il consacre les études parues dans les revues susmentionnées. Comme ses collègues italiens, il est persuadé de la nécessité pour un slavisant étranger de mener auprès de ses compatriotes un travail d'information et de divulgation. Ainsi affirme-t-il dans un texte autobiographique intitulé « Comment j'en suis arrivé à étudier la littérature polonaise et Trembecki » et publié en polonais à la veille de la guerre⁵⁰ :

Celem jego [badacza cudzoziemca. L.B.] być powinno nie dokładanie małych kamyczków do już wykonanych budowli, nie żmudne spisywanie drobnych przyczynków do wielkich dzieł, lecz obudzenie w sobie twórczego ducha naszych przodków z okresu romantyzmu i w wskreszenie przed czytelnikami Zachodu wielkich fresków kultur słowiańskich⁵¹.

Si la première slavistique belge ne fut pas exclusivement vouée à la linguistique historique, à l'ecdotique et à l'examen des textes les plus anciens, elle le dut peut-être aussi à son insertion dans le terreau spécifique des philologies déjà existantes dans le royaume. Revenons brièvement aux débuts de la romanistique. Dans son rapport adressé au ministre de l'Instruction publique, Wilmotte faisait remarquer qu'en Allemagne, contrairement aux leçons parisiennes qu'il avait suivies et qui reposaient presque intégralement sur l'étude des anciens parlers nationaux – d'oïl et d'oc – et de leurs littératures, « la plus grande liberté régn[ait] dans le choix des matières traitées pendant le semestre »⁵². À Halle, les cours de Suchier abordaient aussi bien l'origine des anciens dialectes français que la vie et l'œuvre de Dante. Quant à son séminaire, il était partiellement consacré à Bartolomeo Zorzi, un poète occitanophone italien du XIII^e siècle⁵³. D'autre part les savants d'outre-Rhin ne se bornaient pas au moyen âge. Ainsi Wilmotte assista aux leçons berlinoises de Tobler sur les *Novelas ejemplares* de Cervantes⁵⁴. Plus que le modèle français, le système allemand obtint sa préférence et inspira la conception de la philologie romane que l'on se fit en Belgique pendant des décennies : une discipline polyvalente affranchie

⁴⁹ Sur Claude Backvis (1908-1998), voir Laurent BÉGHIN, « *Aller à la Pologne, c'était aller à la lumière*. Claude Backvis et la médiation de la culture polonaise en Belgique francophone (1930-1960) », in : *Prace polonistyczne*, 2017, 115-136.

⁵⁰ Claude BACKVIS, « Jak doszedłem do studiów nad literaturą polską i nad Trembeckim », traduction de Wiktor Jakubowski, in : *Przegląd współczesny*, 1939, 1, 145-152. Quelque temps plus tôt, Backvis avait écrit, sous la direction de Lednicki, une thèse de doctorat sur Stanisław Trembecki (1739-1812) : *Un grand poète polonais du XVIII^e siècle : Stanisław Trembecki : l'étrange carrière de sa vie et sa grandeur*, Paris, Bibliothèque polonaise, 1937).

⁵¹ « Son but [du savant étranger. L.B.] ne doit pas être d'ajouter de petites pierres à des édifices déjà achevés, ni d'écrire laborieusement quelque contribution insignifiante à un chef-d'œuvre, mais de réveiller en soi l'esprit créateur de nos prédécesseurs de l'époque romantique et de faire revivre devant les lecteurs occidentaux les vastes fresques des cultures slaves ». Claude Backvis, « Jak doszedłem do studiów nad literaturą polską i nad Trembeckim », 146.

⁵² Maurice WILMOTTE, *L'enseignement de la philologie romane*, 17.

⁵³ *Ibid.*, 19-21.

⁵⁴ *Ibid.*, 23-24.

de l'étude exclusive du moyen âge français et envisageant l'ensemble des langues et des littératures néolatines, sans restriction de lieu ni d'époque. Wilmotte lui-même prêcha d'exemple publiant, parallèlement à son œuvre de médiéviste, des études sur les écrivains belges de langue française de son temps. Ses élèves n'agirent pas autrement : Lucien-Paul Thomas (1880-1948) s'intéressa autant à Góngora qu'à la métrique française ; auteur d'une thèse sur *Le sentiment de la nature chez les romantiques français*, Gustave Charlier (1885-1959) étudia Machiavel, le Tasse et Manzoni. La philologie germanique ne procédait pas différemment, embrassant elle aussi d'emblée plusieurs langues et littératures⁵⁵. On comprend dès lors que la slavistique belge se soit coulée dans le moule de ses aînées, proposant d'emblée l'étude *obligatoire* de deux idiomes et littératures slaves envisagés des origines au XX^e siècle. Par sa biographie et ses goûts, Lednicki correspondait parfaitement à cette double orientation. Backvis fit preuve de la même versatilité et s'occupa, du moins avant 1940, autant de Russie que de Pologne, passant dans ses articles de la Renaissance polonaise à l'intelligentsia russe du XIX^e siècle.

La première slavistique italienne fut tout aussi éclectique. La plupart de ses représentants étudièrent au moins deux langues et littératures, souvent davantage. À cet égard la figure la plus emblématique est, une fois encore, celle de Maver : sur quelle nation slave en effet ne s'est-il pas penché ? On songe à nouveau à l'influence que la romanistique telle qu'elle était alors pratiquée dans les pays de langue allemande exerça sur lui. Outre l'italien, le romaniste Maver connaissait le français, l'espagnol, le portugais et le roumain, sans oublier le provençal médiéval et l'ancien français⁵⁶. Son condisciple Leo Spitzer (1887-1960) s'était lui aussi interdit quelque limite que ce fût, vagabondant avec gourmandise, dès ses premiers travaux, d'une littérature romane à une autre⁵⁷. Quoi d'étonnant dès lors à ce que les leçons padouanes de Maver aient embrassé la grammaire du serbo-croate et les chants populaires des Slaves du sud, l'œuvre de Gogol et celle de Tolstoï, la poésie de Pouchkine et celle de Slowacki⁵⁸ ?

On a mentionné précédemment le rôle de la conjoncture historique dans la création et le développement des études slaves en Belgique et en Italie. La révolution russe et la recomposition géographique de l'Europe centrale et orientale opérée par les traités de paix n'engendrèrent pas seulement la tendance à la vulgarisation que l'on a évoquées ; elles conditionnèrent également le contenu de la vulgarisation.

⁵⁵ En particulier les lettres anglaises, allemandes et néerlandaises, comme c'est encore en grande partie le cas aujourd'hui. À l'instar des départements de philologie romane, les sections de germanistique accordaient une grande importance à l'enseignement de la grammaire comparée. Marcel De Smedt, *Honderd jaar Germaanse filologie in Leuven (1894-1994)*, Louvain, Germanistvereniging, 1994. Cette étude est disponible à l'adresse suivante : <https://alum.kuleuven.be/germaanse/honderdjaar_desmedt.pdf>.

⁵⁶ Jan SLASKI, « Giovanni Maver e gli inizi della slavistica universitaria a Padova », 308.

⁵⁷ Sa thèse portait sur la langue de Rabelais (1910). Spitzer publia par la suite un livre basé sur des lettres de prisonniers de guerre italiens (*Italianische Kriegsgefangenenbriefe*, 1921). Quant à ses *Aufsätze über romanische Syntax und Stilistik* (1918), elles passent joyeusement du français à l'espagnol, du portugais à l'italien ! Sur cet étonnant romaniste, voir Hans Ulrich GUMBRECHT, *Vom Leben und Sterben*, 72-151.

⁵⁸ Jan SLASKI, « Giovanni Maver e gli inizi della slavistica universitaria a Padova », 316-317. Comme Spitzer, Maver, « parti du dédale de la linguistique » (« the maze of linguistics ») positiviste, chemina « jusqu'au jardin enchanté de l'histoire littéraire » (« the enchanted garden of literary history »). Leo SPITZER, « Art du langage et linguistique », 45.

Pour comprendre les jeunes États centre-européens et s'allier éventuellement à eux, il fallait en effet tenter d'en réduire l'altérité et de mettre au jour les liens les unissant au reste du continent. Cette volonté est manifeste en Italie. À cet égard, l'examen de certains des objectifs que s'était donnés en 1921 l'Istituto per l'Europa orientale est très éclairant. Désireux d'encourager, du moins au début, des recherches sur des sujets « che abbiano particolare interesse per la nostra storia e per la letteratura italiana » [qui présenteraient un intérêt particulier pour notre histoire et pour la littérature italienne], l'Institut proposait à ses correspondants étrangers une série de thèmes italo-slaves :

Chi studierà il petrarchismo del Lučić a Traù, di Dinko Ranjina e Dinko Zlatović a Ragusa nel s. XVI, o l'imitazione petrarchesca nel poeta ungherese Alessandro Kisfaludy (1772-1844), e gli influssi esercitati dal Tasso sulla letteratura polacca, sulla slovena, sulla ungherese, e quelli del Marini sulla polacca e sulla slovena, o l'umanesimo promosso dall'Italia in Boemia, in Ungheria, in Dalmazia, si renderà benemerito della nostra letteratura non meno che di quella del proprio paese. Chi si occuperà degli artisti italiani alla corte di Ivan il Grande, contribuirà alla storia dell'arte italiana, oltre che a far conoscere il Kremlino e altri edifizii di Mosca ⁵⁹.

En réalité, plus que les savants étrangers, ce sont les premiers slavisants italiens qui reprirent ce programme à leur compte. Ainsi, sur les onze articles de la livraison initiale de la *Rivista di letteratura slave*, cinq étudiaient les relations entre les cultures slaves et italienne⁶⁰. Par ailleurs certaines des traductions présentes dans ce numéro renforçaient l'idée d'une communauté spirituelle italo-slave : une version d'un poème du Tchèque Julius Zeyer intitulé « Sienne » et une autre d'une hymne à saint François d'Assise du Polonais Jan Kasprówicz.

La Belgique de l'entre-deux-guerres n'offre pas une situation différente. Les écrits de Backvis, par exemple, font entendre, par-delà la quantité d'informations historico-littéraires qu'ils contiennent, un motif aussi discret que constant : celui de l'éclat de la Renaissance et des Lumières polonaises, manière voilée, mais ferme, de rappeler l'appartenance de la Pologne à deux moments cruciaux de l'histoire culturelle européenne⁶¹.

Pour mieux saisir cette particularité des premières slavistiques belge et italienne, il n'est pas inutile d'observer ce qui à l'époque se faisait ailleurs. En France,

⁵⁹ « Celui qui étudiera le pétrarquisme de Lučić à Traù [Trogir, en Dalmatie], de Dinko Ranjina et Dinko Zlatović à Raguse [Dubrovnik] au XVI^e siècle, ou les inspirations pétrarquaisantes chez le poète hongrois Alexandre Kisfaludy (1772-1844), les influences exercées par le Tasse sur les littératures polonaise, slovène et hongroise, celles du Cavalier Marin sur les lettres polonaises et slovènes, ou l'humanisme diffusé depuis l'Italie en Bohême, en Hongrie, en Dalmatie, celui-là ne rendra pas moins service à notre littérature qu'à celle de son propre pays. Celui qui travaillera sur les artistes italiens à la cour d'Ivan le Grand, contribuera à l'histoire de l'art italien en plus de faire connaître le Kremlin et d'autres édifices moscovites ». *Disegno per l'ordinamento da dare all' « Istituto per l'Europa Orientale »*. Ce document de 1921 rédigé par Lo Gatto a été publié par Angelo Tamborra in : *Europa orientalis*, 1987, 6, 321-328 (327).

⁶⁰ Ettore LO GATTO, « Julius Zeyer e l'Italia » ; Wolfango GIUSTI, « Vrchlicky e Carducci » ; IDEM, « Riflessi italiani in Jan Neruda » ; Roman POLLAK, « L'italianità nella cultura polacca » ; Vera CERTO, « Puskin e la lingua italiana ».

⁶¹ Laurent BÉGHIN, « Aller à la Pologne, c'était aller à la lumière. Claude Backvis et la médiation de la culture polonaise », 122-124.

la discipline se dota dès 1921 d'une *Revue des études slaves*, dirigée par deux linguistes éminents, Paul Boyer et Antoine Meillet. L'examen des premiers numéros montre qu'aucun des textes publiés ne ressortit à la vulgarisation et que très peu d'entre eux pratiquent la comparaison entre la France et un pays slave. Ainsi sur les dix-sept articles des deux livraisons initiales, un seul obéit au modèle décrit plus haut à propos de la *Rivista di letteratura slave*⁶².

Le contraste est plus accusé encore si nous confrontons la slavistique telle qu'on la pratiquait alors à Bruxelles et dans la Péninsule et la façon dont, à la même époque, elle était envisagée par des philologues provenant de l'espace slave et y travaillant. À titre de comparaison, j'évoquerai le cas de Roman Jakobson. Non seulement parce qu'il fut l'un des plus talentueux slavissants de sa génération, mais aussi parce que son itinéraire rappelle celui de Lednicki. Moscovite comme ce dernier, il a étudié, à peu près au même moment et en partie avec les mêmes professeurs, à l'université de sa ville natale⁶³. En 1929, établi en Tchécoslovaquie depuis neuf ans⁶⁴, il publie dans la pragoise *Slavische Rundschau* un article dans lequel il expose ce qu'il considère être les missions de sa spécialité⁶⁵. Le texte commence par constater la faiblesse traditionnelle de la slavistique russe. Les seules réalisations notables en ce domaine relèvent de la russistique (*Rußlandkunde*), discipline complète alliant linguistique, philologie, histoire, géographie, études des traditions populaires et envisageant la Russie – toutes les Russies – comme un tout structurel⁶⁶ entretenant des rapports étroits avec les espaces et les peuples asiatiques du défunt empire russe. Jakobson est sous l'influence manifeste des théories eurasistes alors en vogue, dont il cite d'ailleurs certains des représentants les plus éminents comme le géographe Piotr Savitski ou le linguiste Nikolai Troubetskoï⁶⁷. À l'instar des eurasistes, il oppose la pensée occidentale – celle des « Romano-Germains » : le terme est emprunté à l'historien Nikolaï Danilevski (1822-1885) – à une pensée russe antipositiviste, téléologique et structuraliste⁶⁸. Toutefois le découpage du monde qu'il opère diffère

⁶² Louis RÉAU, « L'art français en Pologne sous Stanislas-Auguste », in : *Revue des études slaves*, 1921, 3-4, 255-278. Les numéros ultérieurs ne sont guère plus riches en articles de ce genre : Jules PATOUILLET, « Molière et sa fortune en Russie », 1922, 3-4, 272-202 ; Louis RÉAU, « L'art français en Pologne au XIX^e siècle », 1923, 1-2, 121-126 ; Id., « Les artistes russes à Paris au XVIII^e siècle », 1923, 3-4, 286-298 ; Rodolphe MAIXNIER, « Charles Nodier en Illyrie », 1924, 3-4, 252-263 ; Z.-L. ZALESKI, « La légende de Kosciuszko. Mickiewicz et Michelet », 1926, 1-2, 99-105. C'est peu de choses si on rapporte ces textes à l'ensemble de ceux que la revue publia au cours de ses cinq premières années.

⁶³ Les deux hommes ne semblent pas s'être rencontrés en Russie. En revanche, pendant la Seconde Guerre mondiale, l'un et l'autre enseignèrent à l'École libre des hautes études de New York. Laurent BÉGHIN, « Waclaw Lednicki et les débuts de la slavistique universitaire en Belgique », 108 et 110.

⁶⁴ Sur l'attachement de Jakobson à la Tchécoslovaquie, Jindřich TOMAN, « Jakobson and Bohemia / Bohemia and the East », in : Françoise GADET et Patrick SÉRIOT (éds), *Jakobson entre l'Est et l'Ouest, 1915-1939. Un épisode de l'histoire de la culture européenne*, *Cahiers de l'Institut de linguistique et des sciences du langage*, 9, 1997, 237-247.

⁶⁵ Roman JAKOBSON, « Über die heutigen Voraussetzungen der russischen Slavistik », in : *Slavische Rundschau. Berichtende und kritische Zeitschrift für das geistige Leben der slavischen Völker*, 1929, 8, 629-646. Désavoué par son auteur, qui ne l'inclut pas dans ses *Selected Writings*, ce texte a été étudié par Natalja AVTONOMOVA, « Roman Jakobson : deux programmes de fondation de la slavistique, 1929 / 1953 », in : Françoise GADET et Patrick SÉRIOT (éds), *Jakobson entre l'Est et l'Ouest*, 5-20 (en particulier 5-13). De la même autrice (en collaboration avec M. L. GASPAREV) et sur le même sujet, « Jakobson, slavistika i evrazijsko. Dve kon'junkturny », in : *Novoe literaturnoe obozrenie*, 1997, 23 [en ligne], <<http://magazines.russ.ru/nlo/1997/23/gasparov.html>>.

⁶⁶ Roman JAKOBSON, « Über die heutigen Voraussetzungen der russischen Slavistik », 632.

⁶⁷ *Ibidem*.

⁶⁸ L'antipositivisme caractériserait tant Dostoïevski que le marxisme russe. *Ibid.*, 633. Téléologique, la pensée russe nierait le principe de causalité : « Die Kategorie der mechanistischen

de celui que propose l'eurasisme. À l'inverse d'un Troubetskoï, par exemple, pour qui l'espace eurasiatique court du Pacifique aux frontières orientales de la Pologne, Jakobson, réactivant le vieux panslavisme, considère en revanche que le monde slave présente une unité dépassant la simple parenté génétique des idiomes qui y sont pratiqués⁶⁹. Une unité que les apports « romano-germaniques » – réels, mais superficiels – auraient occultée⁷⁰. D'où la nécessité impérieuse pour les slavissants russes – soviétiques et émigrés : le linguiste n'y voit que les deux facettes d'une même réalité⁷¹ – de se tourner vers l'ensemble de l'espace slave.

Certes l'article de Jakobson n'est pas le catalogue des réalisations effectives d'une discipline, plutôt un programme n'engageant que son auteur. Son militantisme, davantage destiné aux fonctionnaires du *Narkomindel* [Commissariat du peuple aux affaires étrangères] qu'aux slavissants occidentaux⁷², et sa naïveté politique font sourire : membre de la Petite Entente, la Tchécoslovaquie des années vingt était à tous les points de vue plus tournée vers la France que vers l'URSS. Il n'empêche qu'en 1929, Jakobson était déjà un savant en vue et que ses idées d'alors, inspirées par des courants de pensée bien vivants au commencement de l'entre-deux-guerres, étaient à mille lieues des orientations des slavissants actifs à la même époque en Italie et en Belgique. En ce sens, l'essai paru dans *Slavisches Rundschau* et la géographie culturelle qui le sous-tend mettent crument en lumière, comme par contraste, les non-dits occidentalissants des premières slavistiques belge et italienne.

Un transfert culturel réussi ?

Le transfert de la slavistique en Italie et en Belgique fut-il un succès ? Sans céder à un triomphalisme facile, on peut, me semble-t-il, répondre par l'affirmative. En nuancant toutefois selon les lieux. Dans la Péninsule, la nouvelle discipline donna presque aussitôt de beaux fruits, du moins dans le domaine de la divulgation des connaissances. Les premiers slavissants y furent pour la plupart d'infatigables traducteurs. Si, sous ce rapport, la palme revient à Lo Gatto, ses collègues travaillèrent eux aussi à mettre à la disposition de leurs concitoyens maints auteurs slaves : Enrico Damiani traduisit du polonais et du bulgare, Arturo Cronia du serbo-croate, Wolfango Giusti du tchèque et du slovène⁷³. Pendant ces mêmes années,

Kausalität ist in der russischen Wissenschaft fremdartig. » (*Ibidem*). Le structuralisme découlerait de cette attitude : « Für die grundlegende, eigenartigste Linie der russischen Wissenschaft, namentlich der heutigen, ist charakteristisch : die Korrelativität zwischen einzelnen Reihen wird nicht in Kausalitätstermini gedacht, – die eine Reihe wird nicht von der andern abgeleitet ; das Grundbild, mit dem die Wissenschaft operiert, ist ein System von korrelativen Reihen, eine immanent zu betrachtende Struktur, die mit einer inneren Gesetzmäßigkeit ausgestattet ist. » (*Ibidem*).

⁶⁹ Natalja AVTONOMOVA, « Roman Jakobson : deux programmes de fondation de la slavistique », 11.

⁷⁰ Ainsi l'étude de la Bohême médiévale exagérerait les influences étrangères (« romano-germaniques ») et négligerait les ferments culturels slaves remontant à l'époque cyrillo-méthodienne. Roman JAKOBSON, « Über die heutigen Voraussetzungen der russischen Slavistik », 643.

⁷¹ *Ibid.*, 644-645.

⁷² Natalja AVTONOMOVA, « Roman Jakobson : deux programmes de fondation de la slavistique, 1929 / 1953 », 10.

⁷³ Sur Enrico Damiani (1892-1953), Gabriele MAZZITELLI, « Enrico Damiani : filolog-katalogizator », in : IDEM, *Očerki ob ital'janskoj slavistiki*, 155-169. Sur Wolfango (Wolf) Giusti (1901-1980), voir la notice d'Emanuela SGAMBATI in : *DBI*, 2001, 52. Damiani traduisit, entre autres, Jan Kochanowski, Kaden-Bąndrowski, Ivan Vazov ; Giusti est l'auteur de versions de Karel Capek,

tous ou presque furent également présents dans les revues et la presse nationales⁷⁴. Pareil effort de vulgarisation se fit probablement au détriment de la recherche scientifique proprement dite. Mais cette phase préparatoire était peut-être nécessaire pour que la slavistique italienne comble son retard, crée des émules et entame, après 1945, une ère nouvelle davantage marquée au coin de la plus exigeante philologie⁷⁵.

Le constat est sensiblement identique en Belgique. Certes, contrairement à l'Italie, le pays n'était pas en situation de monopole linguistique : l'existence en France d'une puissante industrie éditoriale couplée à la présence de nombreux traducteurs – philologues ou non – actifs dans le secteur des littératures slaves, dispensait en quelque sorte les rares slavissants de Belgique – dont la majorité n'avaient d'ailleurs pas le français pour langue maternelle – de la nécessité de traduire massivement. Néanmoins, s'ils procurèrent peu de traductions, Lednicki, Kridl, Backvis sacrifièrent tous à l'exercice de la vulgarisation, multipliant les articles dans les revues généralistes du Royaume⁷⁶. Comme en Italie, il fallut quelques années pour que la discipline s'affranchît de l'enthousiasme un peu brouillon des commencements et gagnât en scientificité. Ainsi n'est-ce qu'après 1945 que Backvis s'imposa progressivement comme un spécialiste internationalement reconnu de la Renaissance et du baroque polonais. Enfin, de même que la philologie romane avait essaimé depuis son foyer liégeois, l'enseignement institué à Bruxelles fit des émules. Remplaçant Lednicki à la Libération, Backvis forma des disciples qui à leur tour introduisirent les études slaves – organisées, selon le modèle bruxellois, autour de l'apprentissage de deux langues – dans d'autres universités du pays, notamment à Gand⁷⁷.

Au point de vue institutionnel, le transfert de la slavistique en Italie et en Belgique fut donc une réussite. Aujourd'hui encore, malgré la crise des matières philologiques, la discipline s'y maintient vaille que vaille, quoiqu'avec des fortunes diverses. Cela suffit-il cependant, pour paraphraser Michel Espagne et Michael Werner, à créer une référence slave dans ces deux pays ? Autrement dit, l'introduction de la slavistique dans les universités italiennes et belges est-elle parvenue à féconder les cultures d'accueil, à y intégrer une composante slave ?

Répondre à cette question requerrait davantage d'espace que celui qui m'est imparti. Toutefois, pour ne pas me dérober tout à fait, je conclurai en avançant, à titre d'hypothèses, quelques pistes de réflexion.

En Italie, l'œuvre proprement littéraire de écrivains slavissants a contribué à acclimater, hors de l'université, certains motifs slaves. Avec *Praga magica*, Angelo Maria Ripellino, élève de Lo Gatto, Maver et Damiani, a fait entrer la capitale

d'Ivan Olbracht et d'Ivan Cankar. Slavissants éclectiques, tous deux procurèrent aussi des traductions du russe (et, pour Damiani, du croate et du slovène).

⁷⁴ Cristiano DIDI, « La slavistica italiana del primo dopoguerra nella rivista *I libri del giorno* », in : *Europa orientalis*, 2008, 27, 209-234.

⁷⁵ Son fer de lance sera la revue *Ricerche slavistiche* fondée en 1952 par Maver et toujours vivante.

⁷⁶ J'ai étudié la question dans « Autour de la réception de la littérature polonaise dans la Belgique francophone de l'entre-deux-guerres », in : *Prace polonistyczne*, 2015, 31-50 et « *Aller à la Pologne, c'était aller à la lumière*. Claude Backvis et la médiation de la culture polonaise ».

⁷⁷ Frans Vyncke (1920-2013) et Jean Lothe, qui créèrent la slavistique à l'université de Gand à la fin des années cinquante, furent les élèves de Backvis. Nadja LOUWERSE, « Interview met Frans Vyncke », in : *Tijdschrift voor slavische literatuur*, 2011 [en ligne] <<http://www.slavischeliteratuur.nl/tslarchief/tsl59/59a.html>>.

bohème dans l'imaginaire péninsulaire⁷⁸. Serena Vitale, qui suivit les leçons de Ripellino et enseigna la littérature russe à Naples puis à Milan, est l'auteur du *Bottone di Puškin* (1995), curieux montage de documents racontant le duel fatal et la mort du poète⁷⁹. Les romans de Paolo Nori, qui étudia le russe à Parme avec Nina Kaucisvili et Gian Piero Piretto, fourmillent de références russes⁸⁰. Ripellino, Vitale, Nori : trois écrivains appartenant à des générations différentes, mais dont la formation universitaire, sans laquelle leur production littéraire eût probablement été tout autre, est l'héritière, directe ou indirecte, de la première slavistique italienne.

En Belgique, la slavistique – dont l'enseignement fut longtemps limité à la seule université de Bruxelles – donna, en dehors du milieu universitaire, moins de fruits que sa consœur italienne. Néanmoins une part de l'œuvre romanesque d'Alain Van Crugten serait impensable sans les études de slavistique que cet élève et successeur de Backvis avait entreprises à Bruxelles dans les années soixante et, par voie de conséquence, sans l'enseignement pionnier de Lednicki⁸¹.

Et dans l'autre sens ? On reproche aux études de transfert de se borner « à une analyse qui établit simplement une relation entre un point de départ et un point d'arrivée » « selon la logique de l'introduction, la diffusion et la réception »⁸² et de négliger la réciprocité du phénomène, en d'autres termes les éventuelles conséquences du transfert sur le foyer d'exportation.

L'Allemagne, l'Autriche, la Pologne étaient trop avancées pour attendre quoi que ce fût en retour de pays où la slavistique était récente. La Pologne suivit toutefois avec intérêt le développement de la discipline en Italie et en Belgique. À ce titre, un mensuel d'information et de haute vulgarisation mérite une mention spéciale. Fondé à Cracovie en 1922 et dirigé par Stanisław Wędkiewicz, romaniste – un de plus !⁸³ – de l'université jagellonne, *Przegląd współczesny* publia plusieurs articles sur les questions qui nous ont retenus : Roman Pollak y évoqua plus d'une fois les progrès des études polonaises en Italie⁸⁴ et Backvis, on l'a vu, y expliqua pourquoi il était

⁷⁸ Sur Angelo Maria Ripellino (1923-1978), voir la notice de Cesare DE MICHELIS in : *DBI*, 2016, vol. 87. En 1961, Ripellino succéda à Lo Gatto à la chaire de littérature russe de l'université de Rome. *Praga magica* parut chez Einaudi en 1973. Outre des recueils de poésie et de livres inclassables, entre l'essai et le roman, inspirés par le monde slave, Ripellino procura de nombreuses traductions (de Holan, Khlebnikov, Biély, etc.).

⁷⁹ Serena Vitale (1945) rédigea, sous la direction de Ripellino, un mémoire sur la poésie d'Andreï Biély. *Il bottone di Puškin* paru en 1995 chez Adelphi (Milan). Outre plusieurs traductions du russe et du tchèque, la slaviste est l'autrice de *La casa di ghiaccio. Venti piccole storie russe* (Milan, Mondadori, 2000) et de *A Mosca, a Mosca !* (Milan, Mondadori, 2010).

⁸⁰ Sur Paolo Nori (1963), voir Alessandro CATALANO et Simone GUAGNELLI, « *Nei testi letterari c'è una forza che è centrifuga per conto suo*. Dialogo con Paolo Nori », in : *eSamizdat*, 2005, 1, 7-14 [en ligne] <<http://www.esamizdat.it/ojs/index.php/eS/issue/view/15>>. Nori a aussi beaucoup traduit du russe (Lermontov, Gogol, Gontcharov, Tolstoï, Tchekhov, Boulgakov, Kharms, Venedikt Erofeev).

⁸¹ Sur cet écrivain et polytraducteur (du polonais- on lui doit la quasi-totalité des traductions françaises de Stanisław I. Witkiewicz –, du russe, du tchèque, de l'anglais et du néerlandais) né en 1936, Alain VAN CRUGTEN, « Dis-moi qui tu traduis... », in : *Cahiers internationaux de symbolisme*, 1999, 92-93-94, 177-190.

⁸² Michael WERNER et Bénédicte ZIMMERMANN, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », in : *Annales. Histoire. Sciences sociales*, 2003, 1, 15.

⁸³ Stanisław Wędkiewicz (1888-1963) fut l'élève de Meyer-Lübke. Maver le rencontra pendant ses années viennoises (Jan ŚLASKI, « Giovanni Maver i padewskie początki polonistyki uniwersyteckiej we Włoszech », 252). André MAZON, « Stanisław Wędkiewicz », in : *Revue des études slaves*, 1964, 1-4, 314-315. Rappelons que Lednicki avait soutenu un doctorat sur Vigny sous la direction de Wędkiewicz.

⁸⁴ Roman POLLAK, « Nieco o propagandzie naszej kultury we Włoszech », in : *Przegląd współczesny*, août 1924, 438-448 et IDEM, « Wykłady dla Włochów-polonistów w Zakopanem », in :

devenu slavisant. Deux autres textes par ailleurs revêtent pour nous une signification particulière.

À trois reprises, la revue publia une livraison entièrement consacrée à une nation européenne : outre la Confédération helvétique (1931) furent mises à l'honneur ... l'Italie (1930) et la Belgique (1932). Dans le numéro italien, Maver ne manqua pas de rappeler le développement de la slavistique dans son pays et la part qu'y avait prise Roman Pollak⁸⁵. Deux ans plus tard, rendant compte de « La slavistique et de l'orientalisme à l'Université de Bruxelles », Henri Grégoire mentionnait l'enseignement de Lednicki et les débuts prometteurs de Backvis⁸⁶. Les Polonais de l'entre-deux-guerres étaient donc informés des progrès d'un processus dont leur pays était partie prenante. Par la suite, en pleine Guerre froide, les travaux de certains philologues belges et italiens devinrent des références incontournables même dans les pays de langue slave, concourant au surplus à maintenir vivante, en Occident, par-delà les barrières politiques, la conscience de la richesse des cultures slaves et de leur appartenance à une civilisation européenne commune. Assurément les ferments introduits dans les années vingt n'étaient pas demeurés stériles.

Laurent BÉGHIN

Université Saint-Louis – Bruxelles/UCLouvain

Ibid., janvier 1929, 168-171. En septembre 1928 s'était en effet tenu à Zakopane un cours destiné à des slavissants italiens désireux de parfaire leurs connaissances polonaises. Dix philologues, parmi lesquels Maver et Damiani, y participèrent.

⁸⁵ Giovanni MAVER, « Włosko-polskie stosunki kulturalne », in : *Przegląd współczesny*, août-septembre 1930, 89-102. L'article mentionne la chaire romaine de littérature polonaise, l'enseignement de la philologie slave à Padoue et la *Rivista di letteratura slave*.

⁸⁶ Henri GRÉGOIRE, « Slawistyka i nauki orientalistyczne na Uniwersytecie brukselskim », in : *Przegląd współczesny*, avril 1932, 150-153 (151 pour la référence à Lednicki et à Backvis).